Fascicules N° 139 - 140 - 141 - 142
1er Semestre 2007

ISSN 0220-3543

G.R.E.C.

Collège Communal
Fondé le 27 vendémiaire An XII
Restauré et Agrandi en 1885 - 1886
photographie Renée Dô - portail d'entrée

Bulletin du Groupe de Recherches et d'Etudes du Clermontais

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault)

31ème année de la Revue - 34ème du G.R.E.C. - 42ème de la fondation du Club d'archéologie du Lycée.

VEILLEES

Voici un extrait du nouveau livre de Claude PARADO *: "Poitevin Bon Trait".*

Il y est décrit quelques moments de la vie de son ancêtre, Jean PARADO*, lequel, aspirant compagnon, charpentier de la petite cognée, effectuait en 1968 son tour de* ***France****.*

Employé quelques temp à la réflection de l'église de ***Saint-André de Valquières****, Jean y fit la connaissance de Geneviève* CANNELLE *qu'il épousa en 1699.*

*Ce livre, fruit de nombreuses recherches tant généalogiques qu'historiques est intéressant par le rappel de certaines coutumes qui avaient cours autrefois dans cette partie de l'****Hérault****.*

Il a semblé utile d'en publier ici le chapitre 20 assez plaisant, illustrant ce qui vient d'être mentionné.

Ce soir de novembre, Jean et Geneviève sont invités chez Jeanne ESCUDIER, une amie de Catherine CANNELLE ; elle habite en haut de masage, sur le chemin qui monte à l'ermitage de **Saint-Amans**. Jean transporte avec précaution le berceau dans lequel sommeille la petite Catherine, six mois à peine. Les deux autres enfants, bien emmitouflés, suivent leurs parents.

La période froide à commencé et c'est le moment où le village se resserre, se pelotonne sur lui-même, pour faire front à cette mauvaise saison. Rassemblés à plusieurs, on supporte mieux ces interminables soirées : c'est le moment des veillées.

Ces veillées commencent dès Toussaint, c'est-à-dire dès la fin des gros travaux agricoles et elles finissent début mars juste avant que la nature ne se réveille, quand les jours s'allongent de manière sensible et que les travaux des champs vont reprendre.

Les veillées sont l'occasion des grandes retrouvailles, ressoudant les membres de la communauté que les activités de la belle saison a poussés à moins se voir : on a maintenant le temps de se rencontrer, tout en s'occupant à de menus travaux sur place comme le ravaudage, la couture, le tricot, le filage pour les femmes et les réparations du petit outillage, la vannerie… pour les hommes. C'est aussi le début du temps des bavardages, de l'échange des nouvelles apprises de-ci de-là. Il faut ajouter que les gros travaux étant mis en sommeil, on s'autorise à se coucher plus tard car on n'a pas à se lever le lendemain de très bonne heure.

En bref, ces veillées qui ont lieu tantôt chez l'un tantôt chez l'autre sont un moment de détente pour tous.

Pour Jean, les veillées de **Vernazoubres** sont identitiques à celles de son pays natal et il lui est agréable d'accompagner Geneviève d'autant plus que son travail se termine assez tôt, faute de lumière.

Geneviève amène à la Jeanne ESCUDIER, comme il se doit, une bûche pour le foyer ; d'autres offrent un peu d'huile pour alimenter le quinquet. Catherine et André CANNELLE, venus avec Jean et Geneviève, apportent une chandelle qui est aussitôt allumée par la maîtresse de maison qui plante une épingle à une hauteur équivalant à trois heures de temps : ainsi lorsque la flamme l'atteindra, ce sera le signal du départ général.

A leur arrivée, les participants commencent à s'installer sur les bancs ; mais certains préfèrent amener leur tabouret ou leur *cadieiro plégadisso* (leur chaise pliante).

L'endroit où se tient la veillée est la grande salle de la maison qui sert aussi de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher ; elle se remplit peu à peu selon un rituel pratiquement immuable.

En général, ce sont les jeunes filles qui arrivent les premières, accompagnant leurs parents.

Les garçons suivent quelque temps après, soit que le travail les ait retenus, soit encore qu'ils aient attendu que leurs amis aient fini leur tâche : en effet, il serait désobligeant pour un garçon de se retrouver tout seul au milieu des filles !

On trouve toujours de sempiternels retardataires,

comme par exemple, le grand Pierre DELMAS, qui, lui, prend un réel plaisir à se présenter le dernier. Son apparition est alors saluée par des quolibets, des railleries auxquelles il répond gaillardement en élevant la voix pour avoir le dernier mot.

Dans la salle, les participants se regroupent selon des affinités dépendant des âges, du sexe ou bien des liens familiaux.

Les plus vieux se placent frileusement près de la cheminée où le feu fait exploser souvent les bûches provoquant d'éphémères émissions *d'espëts*, ces étincelles qu'il ne faut pas confondre avec les *gendarmes* qui jaillissent du foyer quand on tisonne les bûches. Ces pétarades font sursauter ceux qui se sont déjà endormis et leur brusque réveil engendre les rires de l'assemblée. Il faut néanmoins faire attention à ces étincelles vagabondes car elles ont quelquefois enflammé des vêtements qui se sont desséchés à la chaleur du foyer : on raconte la mésaventure arrivée dernièrement à Nadal ARRIBAT qui, installé bien trop près du foyer, a été réveillé par l'odeur de brûlé qui se dégageait de son pantalon. Aussi laisse-t-on toujours un broc plein d'eau près de la cheminée au cas où tel incident arriverait. Evidemment, il se trouve souvent quelque farceur pour asperger un dormeur au prétexte qu'il a pris feu ; cette lourde facétie détend bien l'atmosphère de la galerie.

Les femmes, situées au premier rang, près de la lumière du foyer ou de la chandelle, filent la laine sur leur rouet ou raccommodent leurs hardes, levant de temps à autre la tête de leur ouvrage quand la conversation prend un tour qui les intéresse.

Geneviève, comme les jeunes mamans, interrompt sa tâche pour donner le sein à son bébé, qu'elle replace ensuite dans son berceau et qu'elle endort par un balancement entretenu du bout du pied, entonnant, à voix sourde, une berceuse tout en reprenant son ouvrage.

Les petits garçons jouent ensemble dans un coin au toton, à la toupie ; les petites filles fabriquent des colliers en enfilant les fruits des buis, ces espèces de petites boules que l'on nomme ici les "*cornas*" car ils possèdent trois excroissances en forme de minuscules cornes.

Les jeunes filles font bande à part, dans un coin ; elles ne se mêlent pas à la conversation de leurs aînées mais elles en suivent le cours tout en se parlant à voix basse et en lançant des coups d'œil furtifs du côté des garçons, mélangés au groupe des hommes.

Les hommes ont aussi amené du travail : certains réparent du petit outillage ou s'activent à la confection de vanneries, surtout de grandes *banastes*, sortes de corbeilles ; d'autres confectionnent des filets de pêche ; d'autres encore, comme Jean, sculptent adroitement des figurines dans le bois dur de la burle des buis pour les vendre ensuite sur les différents marchés.

Les hommes, tout en travaillant, discutent entre eux des travaux de la terre, de leurs bêtes, des chèvres et des brebis surtout puisque les ovins constituent l'essentiel des troupeaux qui paissent aux alentours du village.

Aux premières veillées, on s'occupe des châtaignes, cet aliment de première nécessité qui est ici source peu onéreuse de féculents comme le sont le blé, le riz ou le manioc dans d'autres régions ou pays.

En octobre, après leur ramassage, on fait sécher les châtaignes sur des claies, au dessus du foyer de la *clède* qui est un bâtiment à un étage, séparé de la maison (à cause du feu qu'il pourrait transmettre).

C'est là que les châtaignes, mises en couche d'une trentaine de centimètres, suent lentement à chaleur constante.

Pour débarrasser les châtaignes (châtaignes sèches) de leur peau, on procède au pisage ou décorticage : dans un sac de toile solide (ou *pisadou)* est placée la valeur d'un seau de châtaignes desséchées ; deux hommes saisissent le *pisadou* chacun par une extrémité et ils le projettent contre un billot de bois nommé le *souquet* pour décoller les peaux des châtaignons.

C'est finalement au cours des veillées, que ces peaux sont enlevées.

Les châtaignons, jaunes et ridés, se conservent tout l'hiver. Trempés dans du lait, ils sont à la base de la soupe, le mets principal que l'on additionne de pain, de légumes et de lard.

On profite des veillées pour décortiquer aussi les avelines (noisettes) ou les *amenlous* (amandes) et les noix ; ces fruits n'ont pas à être séchés à la clède.

Le soir, vers les vingt-deux heures, l'atmosphère de l'assemblée, assez calme jusqu'à présent, change.

En effet, on considère que les travaux sérieux sont désormais terminés ou bien avancés : les jeunes gens songent maintenant à s'amuser à la *cligna* (jeu de cache-cache) avec un gage à donner pour celui qui perd, souvent un baiser si c'est une

fille. On joue aussi au "*boulard*" ou à "la *sauvette*", genres de jeu du furet.

Quand les jeunes gens, fatigués, arrêtent leurs jeux, commencent alors les chants traditionnels, variant avec les différentes époques de l'année où l'on se trouve : tantôt des noëls, tantôt des chants de printemps, tantôt des airs en vogue, quelquefois animés de danses folkloriques.

Certains garçons facétieux en profitent pour taquiner les filles, bien consentantes par ailleurs. C'est ainsi que des liens se tissent entre eux, liens se terminant souvent par un mariage.

On demande alors à la Marie SALASC de raconter l'histoire de saint Fulcrand, le saint évêque de **Lodève** qui fit tant de miracles dont celui de la guérison d'une aveugle : une pauvre femme non-voyante alla chez le boucher du village pour lui acheter un morceau de viande pour faire un pot-au-feu. Mais le boucher qui était un parfait filou, profita de l'infirmité de la vieille pour lui vendre la main de Saint Fulcrand, à la place du plat de côtes qu'elle avait demandé. Ayant placé sa viande dans la marmite de terre avec de l'eau et des légumes, elle la recouvrit de son couvercle qui tomba aussitôt. La vieille femme le remit en place mais il retomba et ainsi de suite à tel point qu'elle s'exclama : *"Mon Diou, fasès mé veiré ço qué i o dins mon toupin !"* (Mon Dieu, faites-moi voir ce qu'il y a dans ma marmite !).

Aussitôt elle retrouva la vue et elle s'aperçut avec horreur qu'elle était en train de faire bouillir la main de Saint Fulcrand !

Evidemment la Marie SALASC raconte ce miracle avec force détails qui tiennent en haleine les spectateurs, toujours avides d'entendre cette histoire dont ils connaissent pourtant depuis fort longtemps la fin miraculeuse.

Comme dans toutes les assemblées, il y a *lou galéjaïre* celui qui *galèje*, qui raconte des histoires plus ou moins vraies mais qui ont l'avantage de faire paraître aux auditeurs le temps moins long.

Infatigable, lou *galéjaïre* ressasse à la demande générale, des histoires, d'ailleurs toujours les mêmes, qu'il agrémente de détails inédits à chaque fois, ce qui leur donne une teinte de nouveauté.

Ce soir le Louis CANNAC, le pâtre employé par Jean MARSAL, le grand propriétaire de **Dio**, est présent et c'est l'occasion de lui réclamer une histoire.

Le bougre n'a jamais appris à lire ou à écrire mais il sait exposer ses contes qu'il puise dans son admirable mémoire, les racontant avec les mimiques, les intonations de voix et aussi les bruitages très évocateurs qui font qu'en définitive on s'y laisse prendre chaque fois.

Tantôt il débite des faits réels qu'il arrange plaisamment pour mettre les rieurs de son côté.

Tantôt ce sont des histoires inventées auxquelles il ajoute une teinte un peu salace, suffisamment pour faire rougir les jeunes filles qui ne les écoutent pas moins pour autant.

Tantôt ce sont des contes fantastiques où interviennent immanquablement des êtres mystérieux, doués de dons surnaturels. C'est justement un de ces contes qui est réclamé ce soir au Louis CANNAC, à la demande des hommes :

- Conte-nous une de celles où les hommes sont protégés contre leurs femmes, leurs éternelles empoisonneuses. Vas-y, Louis, on t'écoute !

Louis CANNAC, après avoir bu, dans son gobelet de grès, une bonne rasade de vin, autant pour exciter son imagination que pour humidifier son gosier, toujours à sec, commence :

- Voilà, voilà ! C'est l'histoire de Guiraud COMBETTE, un bien brave homme marié à FRANÇON, une terrible femme, d'humeur toujours maussade évidemment ! (applaudissements des seuls hommes).

*Ce matin-là, Guiraud COMBETTE a quitté son hameau des **Agassas**, au bas du plateau de **Saint-Amans**, du côté de la vallée de la Nize, pour se rendre à **Lunas** avec sa mule Joséphа.*

Pour ce faire, tous les deux suivent le sentier qui descend lentement, longeant le ruisseau de la Nize.

Devançant GUIRAUD, Joséphа, marche prudemment car elle connaît parfaitement tous les obstacles et toutes les difficultés, cailloux roulants ou roches affleurantes, qui parsèment le sentier qu'elle emprunte assez souvent.

Aujourd'hui Joséphа transporte des filasses de fibres de genêt que Guiraud va confier au tisseur de toile Jean ARRIBAT qui tient un atelier juste à l'endroit où la Nize rejoint le Gravezon.

C'est là que, moyennant un prélèvement de filasse, le tisserand va transformer les fibres les plus fines en toile dans laquelle seront taillés des draps de lits, des vêtements ; les fibres plus épaisses donneront une toile grossière, destinée à confectionner des rideaux, des tabliers ou même des sacs à grains.

Suivant sa mule dont il adopte machinalement la marche prudente, Guiraud plongé entièrement dans ses pensées, réfléchissant aux divers travaux qu'il

doit effectuer ces temps-ci, sans même prêter attention au beau clocher carré de Notre-Dame de ***Nize*** *lequel émerge d'une masse de verdure, au bord de la Nize, là en contrebas sur sa droite. C'est le reste d'un très ancien prieuré dont la chapelle sert maintenant d'église paroissiale.*

Guiraud ne prête pas plus d'attention à la fontaine miraculeuse de la Nize, lieu de pèlerinage réputé pour guérir les maux d'yeux, et dont l'emplacement, juste après l'église de Notre-Dame, toujours en contrebas sur la droite, est reconnaissable aux nombreux linges que les malades ont accrochés aux arbres après s'en être servi pour se baigner les yeux avec l'eau miraculeuse de la source.

A partir de là, on commence à apercevoir dans le bas du vallon, le Redondel, cette éminence rocheuse qui surplombe ***Lunas*** *et le cours de Gravezon.*

- Eh oui ! demain mardi j'irai voir si les châtaigniers de Font-Rivas n'ont pas besoin d'un bon sarclage et par la même occasion, je jetterai un coup d'œil à mon champ de seigle du Castel-Vieil. Mercredi, je me rendrai à ***Saint-Martin-des-Combes*** *car Louis Pringuier vend de jeunes agneaux à un prix intéressant. Il me faut lui en acheter trois pour remplacer ceux que le loup m'a tués le mois dernier. Surtout il ne faudra pas les payer plus de dix sols chacun !*

Tout d'un coup, voici que Josépha s'arrête tout net, surprenant Guiraud encore plongé dans ses pensées.

En effet, barrant de ses maigres bras le passage à l'endroit le plus étroit du chemin, un vieil homme est là, immobile.

Vêtu d'un brisaoudo grisâtre (le survêtement ressemblant à une chasuble, très porté dans la région notamment par les bergers), l'homme s'adresse à Guiraud :

Bonjour, ami Guiraud, tu te rends chez Jean Arribat pour faire tisser ta filasse. Mais moi, je peux te le faire tout aussi bien et même mieux que lui ; tu seras étonné du résultat car ta toile sera d'une finesse jamais vue.

- Ah ! je connais tous les tisseurs de toile de ***Lunas*** *mais toi qui te prétends aussi du métier, je ne te connais pas, je n'ai jamais entendu parler de ton atelier. Où donc se trouve-t-il donc ?*

- Là est mon secret ! Mais, ami Guiraud, tu peux avoir confiance en moi car, je te l'ai dit, je te fabriquerai une toile nettement plus belle que celle que te rendra Jean Arribat, qui est pourtant le meilleur tisserand du pays. Confie-moi tes filasses !

- Mais pourquoi me propose-tu ce marché, à moi Guiraud Combette, pauvre habitant des ***Agassas*** *?*

- Pour la simple raison que je veux faire plaisir à quelqu'un et comme tu es le premier à te présenter sur ce sentier ce matin, c'est toi que le sort à choisi !

Après une longue discussion d'où il sort subjugué par le fait que le vieil homme semble parfaitement le connaître, Guiraud accepte enfin de lui confier sa filasse.

- Reviens ici la semaine prochaine à pareille heure et tu auras ta toile.

Guiraud remonte chez lui mais évite de parler de cette affaire à son épouse Françon, dont il redoute les sautes d'humeur tant elle est coléreuse.

Au jour dit, Guiraud et sa mule reprenant le même chemin, retrouvent le vieil homme qui les attend avec la toile confectionnée.

- Tiens, Guiraud, voilà ta toile ! Je ne t'ai prélevé que la part de filasse qui me revient, sans plus !

Guiraud n'en croit pas ses yeux tant la toile est finement tissée ; on dirait presque de la soie !

- Mais comment fais-tu pour obtenir une si belle toile, si douce au toucher ? lui demande alors Guiraud.

- Là est mon secret ! lui est-il répondu.

Après l'avoir bien remercié, Guiraud remonte chez lui mais en recevant la toile, Françon au de s'émerveiller, s'écrie :

- Que veut-tu que je fasse avec cette toile si fine ? ses draps ? Ils ne tiendront même pas deux lavages ! Je t'avais pourtant dit qu'il me fallait une toile solide et voilà que toi, tu me ramènes une toile si fine qu'elle est bonne à faire des mouchoirs ! Le tisserand a dû te prendre au moins la moitié de ta filasse pour ce travail. Ah ! mon pauvre Guiraud, tu es toujours le même benêt, tu t'es encore fait avoir !.

Guiraud, d'un ton soumis, suggère alors :

- Mais Françon, tu n'auras qu'à échanger une toise de cette toile contre deux de toile plus solide auprès de la Marion par exemple. En fin de compte, tu y gagneras largement.

- Bien sûr que cela se pourrait, lui répond Françon qui veut toujours avoir le dernier mot, mais cela m'oblige à aller voir la Marion avec laquelle je n'entretiens pas de bonnes relations !

Guiraud désirant couper court à la discussion orageuse qui s'annonce, argue d'un travail à terminer pour s'éclipser.

Là, tout seul dans les champs à fauciller l'herbe pour ses lapins, Guiraud a la paix !

*Une autre fois, Guiraud descend à **Lunas** avec Josépha et une autre mule, prêtée par un voisin, car il amène sa récolte d'olives au moulin à huile de Jean DELVÈZE, situé en amont du Gravezon.*

Le vieil homme, est encore au même endroit, arrêtant les deux mules :

- Bonjour, ami Guiraud, je vois que tu vas faire broyer tes olives chez Jean DELVÈZE. Eh bien ! moi, je t'évite d'y aller : confie-moi ta récolte et je te rendrai une huile comme tu n'en as jamais goûté : elle sera fruitée et douce à souhait, sois sans crainte !

Guiraud s'étonne un peu (mais pas plus) du nouveau métier du vieil homme car il commence à le soupçonner d'être un tantinet sorcier !

Comme Guiraud ne veut pas contrecarrer les désirs des sorciers, et qu'il se doute que le vieil homme est capable de beaucoup de choses, il ne lui oppose aucune difficulté pour lui confier la pression de ses olives.

- Mais comment feras-tu pour transporter tous mes sacs, tu n'as point de mule ?

- Là est mon secret ! répond toujours le vieillard. Reviens ici la semaine prochaine à pareille heure et tu auras ton huile !

Guiraud, résigné, dépose ses sacs d'olives au bord du chemin et s'en va.

Une semaine plus tard, le vieil homme l'attend avec deux tonnelets d'huile.

- Tiens, Guiraud, voilà ton huile ! Je ne t'ai prélevè que la part qui me revient, sans plus !

Quand Guiraud revient chez lui, Françon examine l'huile, la sent, la goûte puis fronçant les sourcils, elle s'écrit :

- Mais elle est bien trop parfumée cette huile pour provenir de nos rustiques picholines que tu as amenées au moulin de Jean DELVÈZE ! Celui-ci a dû se tromper et te donner à la place celle produite par des lucques, bien plus douces, provenant des oliveraies de la plaine ! C'est donc un vol que nous commettons ! Retourne vite à l'huilerie et rends cette huile qui ne nous appartient pas, sans cela je serai obligée de le déclarer à confesse samedi prochain ! Allez, file rendre ce qui ne nous appartient pas !

Guiraud est alors obligé de mentir :

- Oui, c'est vrai cette huile ne provient pas totalement de nos picholines ; en fait, Jean DELVÈZE a mélangé un restant d'huile de lucques à la nôtre et c'est pourquoi celle que j'ai ramenée te paraît si bonne, mais je t'affirme que ce sont bien nos picholines qui ont servi à la fabriquer !

Guiraud désirant couper court à la discussion orageuse qui s'annonce, argue d'un travail à terminer pour s'éclipser.

Là, tout seul dans les champs à fauciller l'herbe pour ses lapins, Guiraud a la paix !

*Une autre fois, Guiraud et Josépha descendent vers **Lunas** par le sentier qui longe le ruisseau de la Nize.*

Josépha emmène dans ses bats les instruments à couper de Guiraud, lesquels ont leur fil bien émoussé.

Il y a là des couteaux, des couperets, des ciseaux, des rabots, des gouges, des faux, des faucilles, des haches... bref tous les instruments tranchants dont on se sert dans une maison et c'est chez Nadal OLLIER, l'aiguiseur, que Guiraud doit les porter.

Comme les fois précédentes, au même endroit, Guiraud retrouve le vieil homme qui lui barre le sentier en lui disant :

- Ami Guiraud, Je sais que tu vas chez Nadal OLLIER porter des instruments à aiguiser. Mais moi, je fais aussi bien et je te le ferai pour rien. Confie-les moi et tu ne te repentiras pas de m'avoir fait confiance car non seulement ils trancheront comme ils ne l'ont jamais fait mais, en plus, tu n'auras pas à les porter à aiguiser de longtemps !

Guiraud ne discute même plus car il est sûr maintenant que le vieil homme est un sorcier car il sait tout faire. De plus, avec cette sorte de bonhomme, pas d'histoires ! il serait capable de lui jeter un sort s'il refusait !

Alors Guiraud, dépose sans mot dire ses instruments sur le bord du chemin et il remonte chez lui.

*Une semaine après, le vieil homme est là sur le sentier qui descend à **Lunas** ; il attend Guiraud pour lui rendre son bien c'est-à-dire des instruments étincelants, aiguisés à point.*

- Tiens, Guiraud, voilà tes affaires ! Je te les ai bien aiguisées et tu ne me dois rien !

Arrivé chez lui, Guiraud installe à leur place les instruments, à l'insu de Françon car il craint toujours ses remontrances.

Mais hélas ! le pauvre Guiraud n'y échappe pas car, quand Françon aperçoit pendus au-dessus du potager, les couteaux, couperets, coutelas brillants comme s'ils étaient tout neufs, elle s'écrie :

- Mais qu'est-ce qui lui à pris à Nadal OLLIER de limer nos couteaux de la sorte. Il les a diminués d'épaisseur ! J'espère que tu le lui as dit à ce vaurien de Nadal OLLIER ?

- Oui, bien sûr que je l'ai bien enguirlandé, même que ça s'entendait dans tout ***Lunas****!*

- Et avec ça, est-ce qu'ils coupent ces couteaux? demande Françon en en prenant un pour en apprécier le tranchant sur le gras de son pouce. Aïe! Mais ils sont trop tranchants ces couteaux! dit-elle, furieuse, en étanchant le sang coulant de la blessure qu'elle vient de se causer.

Guiraud désirant éviter la discussion orageuse qui s'annonce, argue d'un travail à terminer pour s'éclipser.

Là, tout seul dans les champs à fauciller l'herbe pour ses lapins, Guiraud a la paix!

Mais depuis quelque temps, Guiraud - il va vers ses soixante ans -, quand il se baisse, ressent des douleurs au niveau de son dos. Ce mal est apparu lentement, mais maintenant, il est devenu lancinant et malgré son désir de solitude, Guiraud appréhende les travaux des champs.

- Ce sont les rhumatismes des vieux, se dit-il.

Il écarte l'idée de se rendre chez le rebouteux qui n'a pas pu soulager deux de ses voisins atteints du même mal malgré toutes les poutingues (drogues) qu'ils ont absorbées.

Tout d'un coup, Guiraud pense au vieil homme du sentier de la Nize.

Lui qui fait tant de prouesses, ne pourrait-il pas le guérir?

Un jour qu'il descend à ***Lunas****, tout en se frottant le dos, Guiraud rencontre sur le chemin à nouveau le vieil homme et il lui dit:*

- Je sais que tu peux faire beaucoup sur tout comme tu me l'as déjà montré, mais serais-tu capable d'agir contre le mal des hommes?

- Oh! Je pense que oui, Guiraud, mais cela dépend de ce que tu me demanderas.

- Voilà, je t'explique: depuis quelque temps, je ressens des douleurs au niveau du dos chaque fois que je me baisse ou même quand je marche. Ne pourrais-tu pas m'enlever tous ces ennuis et par la même occasion, me rendre la force de mes vingt ans?

- Oui, cela je peux le faire. Va en paix, tu te porteras désormais comme un jeune homme.

Guiraud remercie le vieil homme et s'en va en sautillant tel un cabri.

Quelque temps après, Guiraud se rendant à ***Lunas****, rencontre le vieil homme qui se tient au même endroit au bord du sentier et il lui dit:*

- Grâce à toi j'ai rajeuni et maintenant j'abats le même travail qu'à vingt ans! Je serais très heureux comme cela mais hélas! ma Françon s'en est rendue compte. Elle me demande d'en faire plus qu'à l'habitude, c'est-à-dire de travailler deux fois plus qu'avant, ce qui me prend tout mon temps et m'empêche d'aller parler avec mes amis sur le mail. En outre, elle est devenue fort jalouse de mon nouvel état car, elle, elle possède tous les ennuis de ses soixante ans et cela la rend d'autant plus coléreuse contre moi! Alors, pour éviter nos différences, sources de disputes, ne pourrais-tu pas lui redonner à elle aussi, les forces de sa jeunesse?

- Cela aussi, je peux le faire, mais fais attention tu en veux trop, Guiraud, tu en veux bien trop! Ce que je vais accomplir, c'est à tes risques et périls! Je t'en aurais suffisamment averti. Allez, pars en paix; ton épouse a déjà retrouvé toute sa jeunesse!

Quelques temps après, c'est un Guiraud tout larmoyant qui rencontre à nouveau le vieil homme, heureusement toujours présent sur le bord du sentier menant à ***Lunas****.*

- Mais que t'arrive-t-il encore, ami Guiraud? lui demande le vieil homme. Tu as l'air tellement triste et tellement malheureux!

- Il m'arrive que ma Françon est maintenant en pleine forme car elle a retrouvé les forces de ses vingt ans et pour ce qui est de me reprendre dès que je fais quelque chose qui ne lui convient pas, ça elle sait le faire toujours mais, hélas! maintenant elle le fait bien plus rudement qu'avant car elle possède plus de vigueur! Malgré la jeunesse que tu m'as redonnée à moi aussi, je ne peux plus supporter ses réprimandes à répétition. Ah! j'étais bien plus heureux avec mes douleurs et elle, avec les ennuis de son âge car elle me morigénait avec moins de véhémence. Alors, ne pourrais-tu pas lui enlever ce carractère acariâtre et me la rendre aussi douce qu'un agnelet?

- Hélas! non, Guiraud! Moi, je ne peux enlever que ce qui a été acquis après la naissance, mais ce qui est présent à la naissance, ça je ne peux pas le modifier. Et le mauvais caractère de ta Françon, il en fait justement partie. Donc ta Françon, telle elle est, telle elle restera!

- Alors, puisque tu ne peux rien contre la méchante humeur de Françon, redonne-moi mes douleurs mais à elle, rends-lui tous ses problèmes, je t'en supplie! Cela la calmera!

- Je te l'avais bien dit, Guiraud, à trop vouloir, on y perd souvent! Allez retourne chez toi et tous les deux ensemble, retrouvez vos soixante ans et aussi

tous vos maux!

Pendant que Guiraud s'éloigne, traînant maintenant la jambe, le vieil homme disparaît en maugréant:

- Ah! Ce n'est vraiment pas facile que d'être jeune après avoir été vieux.

C'est comme cela que Guiraud a pu continuer à mener sa vie à sa guise, à jouer et à parler avec ses amis, sans que Françon ne lui en veuille de gaspiller tout ce temps, elle qui avec ses maux revenus, n'a même plus la force de le réprimander quand il rentre très tard les soirs d'été!

Tout le monde applaudit et félicite le conteur auquel on tend un verre de vin pour reposer la voix.

Les hommes rient longtemps de ce bon tour joué aux femmes.

Les femmes, quant à elles, haussent les épaules, sachant parfaitement que tout ce qui a été dit, ce ne sont que des mots qu'elles entendent pour la énième fois au cours des veillées.

Entre elles, elles se disent avec philosophie:

Lou gal canté et foughé jorn! (Le coq a chanté et il se fit jour!).

Puis c'est le moment de plier bagage et de rentrer chacun chez soi.

Les conversations se prolongent peu sur le chemin de retour car la froide bise s'est levée.

Jean ramène maintenant tout son monde chez lui.

La petite Catherine dort à poings fermés dans son berceau, malgré le tapage de la dispersion de l'assemblée.

André et le petit Jean, à moitié endormi, se tiennent par la main et marchent en avant de leurs parents.

Jean a pris le berceau sous son bras droit tandis que Geneviève s'accroche à son bras gauche car, dans l'obscurité, les cailloux roulent sous les sabots, tout comme ils le faisaient sous les sabots de Guiraud COMBETTE et de sa mule Josépha.

Claude PARADO

Nous signalons aux lecteurs la publication du dernier ouvrage
de notre ami Claude PARADO

"Poitevin bon trait"

aspirant compagnon, charpentier de la petite cognée.
Chronique d'un temps passé.

Cet ancêtre de l'auteur qui mourut à **Vernazoubres** petit hameau
(commune de 34650 **Dio-et-Valquières**) permet, à l'aide de documents officiels
et d'ouvrages d'historiens, de rappeler de multiples coutumes ayant cours jadis. (253 pages)

Prix: 15 euros

chez l'auteur: Edition Clopar - 148 avenue Charles de Gaulle - 69160 **Tassin-la-Demi-Lune**